L'HÉMISPHÈRE,

JOURNAL FRANÇAIS ET ANGLAIS—FRENCH AND ENGLISH JOURNAL.

NO. 47. PHILADELPHIE, SAMEDI, 13 JUILLET, 1811. VOL. II.

CODE DE LA CONSCRIPTION,
OU
RECUEIL CHRONOLOGIQUE

Des lois et des arrêtés du gouvernement, des décrets impériaux, relatifs à la levée des CONSCRITS, à leur remplacement, aux dispenses de service, &c. depuis l'an IV, jusques et compris l'an XIV. Avec tables. Un vol. in-8vo. de 270 pages.

Continué du Numéro 45.

S'il est un principe de discipline militaire sanctionné par l'expérience universelle des hommes, c'est que les soldats doivent être tenus dans une activité sans relâche. Il n'a jamais paru de grand capitaine dont cette maxime n'ait pas été la maxime favorite ; et l'on peut prendre pour axiôme qu'il ne sortira jamais d'armée conquérante des murs d'une garnison oiseuse, ni des cabarets à bierre d'une grande ville. Nous devons sentir, par une analogie générale avec notre constitution, que le soldat qui n'est pas accoutumé à un travail pénible, lorsqu'il est éloigné du théâtre de la guerre, que l'officier dont l'œil n'est pas continuellement exercé à contempler l'image de son métier, dans quelques objets qui y aient un rapport naturel, ne seront jamais prêts à supporter les fatigues d'une campagne, ni à remplir leurs devoirs. La science du commandement, le mécanisme de la subordination ne s'acquierent point par le seul exercice manuel, ni par les évolutions de quelques pelotons: mais il faut les étudier sur une grande échelle, dans des grands camps, dans des mouvemens généraux, dans des grandes manœuvres- Tous ceux qui ont écrit des commentaires sur la tactique des anciens, sont frappés de l'importance que les anciens attachaient à ces objets, et ils représentent les fatigues qu'on faisait supporter dans l'antiquité, même durant la paix, comme le maximum de ce que l'homme pouvait endurer. Auguste, Adrien et Trajan employerent à des ouvrages publics les 178,000 hommes qui constituaient l'établissement de paix de leur empire ; et c'est à leurs travaux que nous devons ces grandes routes, ces ponts, ces chaussées dont il reste encore des vestiges si magnifiques dans les parties méridionales de l'Europe. Il est inutile de s'étendre ni de disserter ici sur les chances de succès qui a un général qui fait la guerre avec une armée pour laquelle, à l'effusion du sang près, il n'y a pas de différence entre le champ de bataille et la parade.

Il n'est pas de partie de la politique romaine que les Français aient étudiée avec plus de soin, que l'attention qu'on portait à Rome à la discipline militaire. Leur intention, ainsi qu'ils l'annoncent, est de former une génération propre à la guerre et à la gloire ; un peuple guerrier porté à la gloire par ses lois. Ainsi, pour y parvenir, on fait, dans tous les lycées de l'empire, marcher les enfans dans leurs classes au son du tambour, et on les oblige d'apprendre l'exercice

dans leurs heures de recréation. Lorsque les conscrits sont arrivés à leurs dépôts, les exercices ne discontinuent pas, et ils sont d'une nature à les préparer aux plus rudes fatigues. On ne leur accorde pas un instant de repos dans le *court* intervalle qui sépare leur réunion d'avec leur marche à la frontiere ou à l'ennemi. Les troupes qui restent en France, et qui ne consistent ordinairement qu'en mauvaises recrues, sont réunies en corps nombreux, et sont disciplinés sans relâche, sur une échelle assez considérable pour familiariser le soldat au fracas d'une action générale, et donner à l'officier l'habitude du coup d'œil militaire. Le camp de Boulogne a été institué pour cela, et l'on ferait beaucoup mieux ici d'imiter cette institution pour en faire une pépiniere de soldats, que de la redouter comme moyen d'invasion de l'Angleterre. Les fatigues et les punitions pour mauvaise conduite font un ravage affreux parmi les conscrits, dont la jeunesse et les habitudes rendent le corps extrémement délicat ; mais la consommation des hommes est un des derniers objets de la sollicitude impériale. Une domination illimitée sur toute la population du pays, permet de remplir tous les vides ; les survivans sont lancés en campagne avec des corps déjà endurcis à la fatigue* et des âmes pliées au joug. C'est ainsi que l'on s'aperçut que les troupes françaises après avoir subi cette épreuve d'une discipline sévere† et de confiance dans leurs chefs, purent supporter les privations et les fatigues d'une campagne d'hiver en Pologne, mieux que leurs adversaires qui se battaient avec tous les avantages naturels dans leur propre pays.

La crainte des punitions, la peur de la honte, et l'espoir des récompenses, sont employés avec beaucoup d'effet dans leur systême, et lui donnent une impulsion puissante. On ne donne jamais de coups, cela tendrait à affaiblir le sentiment de la dignité personnelle du soldat ; mais lorsque les reproches et le déshonneur sont des moyens insuffisans, on a recours à des punitions plus rigoureuses, telles que l'emprisonnement avec réclusion ou au secret, et les autres peines que nous avons relatées au commencement de cet article. Ils connaissent aussi à merveille la valeur de cet *esprit de corps*, qui a si souvent converti des poltrons en héros, et ils employent toute espece d'artifices pour l'exciter et le conserver, par des divisions minutieuses et des oppositions stimulantes, surtout pendant les opérations d'une campagne. Il faut tout au plus deux ou trois ans pour faire des vétérans d'homme ainsi maniés et dirigés. On les accoutume à tous les mouvemens qui conviennent à la tournure de leur esprit et de leur caractere ; on les mene impétueusement à toutes les attaques ; et leurs murmures, si l'on donnait au mécontentement le tems de se glisser parmi eux, seraient perdus au milieu du tumulte d'une agitation continue. Comme les nouveaux conscrits sont disséminés, ainsi que nous l'avons vu, *individuellement*, parmi leurs prédécesseurs *vétérans* de quelques campagnes, le mécontentement s'évapore sans danger pour le gouvernement, et les premiers s'assimilent ainsi graduellement à leurs camarades. Une fois sortis dela sphere de leurs anciennes affections domestiques, n'ayant plus aucune espérance d'échapper, et sentant bien que leur sort est irrévocablement fixé, ils s'accomodent aux circonstances avec la facilité qui appartient à des caracteres éminemment flexibles et ardens. On les tient autant que possible au-delà des frontieres, non pas seulement dans des

---

* Si j'avais à lever une nouvelle armée, dit Machiavel, je choisirais des hommes de 17 à 40 ans ; si j'avais à recruter une vieille armée, je les aurais toujours de dix-sept ans.

† Nous avons reçu un compte particulier des exercices fatigans et sans relâche d'un corps de 20,000 hommes, campés à Meudon au mois d'Août 1806, sous le prétexte de récompenser leurs exploits dans le Nord par une grande fête à Paris. L'objet de cette réunion était de masquer les projets de leur maître contre la Prusse, qui étaient alors arrêtés irrévocablement. Il n'y eut jamais de fête donnée, mais on exerça les troupes six heures par jour dans une prairie basse et humide, Bonaparte lui-même dirigeant leurs manœuvres pendant tout le tems, et quelquefois pendant des orages et des torrens de pluie.

vues de conquête, et de pillage, mais afin qu'ils puissent perdre plus promptement les qualités du citoyen, et devenir les créatures du général. Pour rendre cette conversion plus parfaite et plus sûre pour le gouvernement, les principaux chefs sont souvent transférés d'un corps à un autre, afin que la continuation trop longue dans le même commandement ne fasse pas naître entre les individus d'attachemens trop dangereux.* Si leur service a ses fatigues, il a aussi ses récompenses particulieres. Leurs grands prototypes de l'antiquité n'ont jamais concilié d'une maniere plus heureuse les freins de la discipline et la licence du pillage. La peine de mort est infligée inexorablement, ainsi que nous l'avons vu annoncé dans leurs bulletins, pour les plus légeres trangressions, lorsqu'on juge nécessaire d'établir un ordre rigoureux ; mais on n'a pas besoin de nous dire que le signal des émeutes est souvent donné par le général, et que le soldat qui s'abstient d'y prendre part est pleinement indemnisé. Au bout de vingt ans, il devient de droit membre de la légion-d'honneur, et en cette qualité il lui revient une petite pension pour sa vie. Dans plusieurs occasions cependant on anticipe sur une époque aussi éloignée Les individus qui se distinguent sont avancés sur le champ de bataille même, ou tirés des rangs avec la solennité la plus encourageante ; quelquefois même pour des raisons qu'il est aisé de deviner on les investit des décorations de l'ordre et on les renvoye dans leurs foyers avec le butin qu'ils peuvent avoir acquis.

Par une loi du Directoire, aucune personne (à l'exception des ingénieurs) ne pouvait devenir officier, s'il n'avait pas servi trois ans comme subalterne. La révolution ouvrit naturellement la porte au mérite ; et, sécondée par cette politique admirable, elle a rempli tous les postes de leur armée d'hommes qui réunissent les qualités du soldat et celles de l'officier. Ce n'est pas hasarder que de dire que les neuf-dixiemes des officiers français d'aujourd'hui ont été tirés des rangs. Elevés au loin dans ces camps, ils ne connaissent pas d'autre patrie ; acoutumés par une longue habitude au métier de la guerre, ils en font leur commerce, leur élément, leur passion. Toute leur fortune est placée sur leur épée, et leur attachement est en conséquence garantie à un chef dont l'ambition infatigable les emploie sans cesse à leur occupation favorite, et dont l'*impartiale libéralité* entretient l'espérance de l'avancement et partage les fruits de la conquête. A la confiance qu'ils montrent, à l'exemple qu'ils donnent est due une grande partie de cet esprit, qui malgré toutes les causes de repoussement que j'ai détaillées ci-dessus, semble animer la masse entiere de l'armée ; et de même une grande partie de ces succès monstrueux qui ont suivi la marche des armées françaises. Sur les dix-huit maréchaux d'empire, quatorze* sont sor-

* Machiavel (art de la guerre) atribue toutes les guerres civiles et les conspirations de l'empire romain, après le tems de Jules César, à ce que l'on gardait les généraux dans le même commandement.

* *Bessieres*, originairement simple soldat, devint en 1796 capitaine d'infanterie dans l'armée d'Italie.—*Brune*, imprimeur au commencement de la Révolution, membre du club des Cordeliers, et intime ami de Danton, commença sa carriere militaire en 1793--*Augereau*, soldat au service de Naples en 1787, devint bientôt après maître en fait d'armes à Naples ; en 1792 il entra à l'armée d'Italie comme volontaire, et en 1794, il était général de brigade à l'armée des Pyrénées--*Bernadotte* était, au commencement de la Révolution, bas officier dans le régiment de royal marine ; en 1794, il fut géneral de division—*Jourdan* s'était engagé en 1778, et avait quitté le service en 1784 ; au commencement de la Révolution, il tenait une petite boutique de merceries à Limoges.—*Kellerman* commença sa carriere, simple husard dans le régiment de Conflans.--*Lasnes*, originairement simple soldat, devint en 1795, adjudant de division dans la garde nationale de Paris—*Massé-na*, bas officier dans un régiment italien, au commencement de la Révolution, fut fait en 1793, général de brigade.—*Mortier*, était capitaine d'une compagnie de volontaires dans sa province à la même époque—*Ney*, qui était un

tis des rangs ou se sont élevés des emplois les plus bas La plupart des généraux de division, et autres qui occupent les principaux commandemens, ont la même origine, ce qui prouve suffisamment que la guerre est une science d'expérience, et que le renom militaire n'est pas la prérogative de la naissance, mais le fruit du travail, ou le don de la fortune.

Ces hommes que leurs devoirs et leur profession ont presque totalement rendus étrangers aux rafinemens et aux douceurs de la société, conservent tous les grands traits de leur origine et de la situation d'où ils sont partis pour s'élever, un caractere hautain et turbulent; une ambition déréglée; une ignorance totale de l'utilité des lois civiles, et un souverain mépris pour les belles lettres. Comme ils ont une part considérable du butin, ils secondent avec ardeur les projets de celui que la nécessité ou le hasard leur a fait reconnaître pour maître; mais si celui-ci venait à être chassé de la scene avant le tems, nous ne sommes nullement disposés à croire que ses projets fussent exécutés après sa mort avec une égale fidélité. S'il est vrai, ainsi qu'on l'a remarqué, que les gouvernemens soient dans tous les tems hostiles aux successions monarchiques régulieres, nous ne pouvons concevoir la possibilité que le pouvoir se transmettre paisiblement en France, dans les circonstances où elle se trouve maintenant. On dit encore que les militaires de toute espece, sont des gardiens très-peu convenables pour une constitution légale; on peut surtout appliquer cette observation aux généraux impériaux; dans l'esprit desquels aucune idée de subordination à l'autorité civile, ni d'une descendance légitime et reconnue dans la famille régnante, n'a encore pu prendre racine. La même audace qui les a portés à leur élévation actuelle, ne leur permettrait pas de rester dans l'inaction, le commendement suprême était jamais à leur portée. Ils arracheraient le sceptre à la faible main qui aurait osé le prendre, et ils se disputeraient la proie avec la même férocité, et la même violence que celle avec laquelle ils s'emparent aujourd'hui de la domination et des trésors du reste du monde.

A la vérité, pendant leurs querelles, il serait permis au continent de respirer; mais indépendamment de la maxime établie qu'une nation conquérante doit toujours être misérable, nous avouons que nous ne voyons pour la France elle-même aucune perspective d'amélioration Nous ne voyons plus sujet d'espérer que la liberté s'y établisse jamais: et même on ne peut pas nier que la grande masse du peuple, incapable d'aucune jouissance tempérée, ne soit décidément opposée à la forme d'un gouvernement populaire. Si la structure extérieure des colléges électoraux et des assemblées délibératives pouvait faire concevoir quelque attente, l'examen de leur composition actuelle y ferait bientôt renoncer. Ils n'ont aucune base d'opinion ancienne pour commander le respect; aucune réputation de stabilité pour inspirer la confiance; et même ils n'ont aux yeux de toute la nation aucune volonté, aucune existence indépendante de celle du trône auquel ils sont accolés. A l'ombre d'une constitution que l'on conserve encore, leur élection ne peut jamais avoir lieu, à moins qu'elle ne soit ratifiée par l'Em-

---

simple hussar, fut fait en 1796, adjudant général, après avoir passé par tous les grades inferieurs.—*Lefevre*, fils d'un meunier d'Alsace. devint sergent dans le régiment des gardes françaises, quelque tems avant la révolution.—*Pérignon*, après avoir été juge de paix à Montesch s'engagea dans l'armée, passa rapidement par tous les grades subalternes, et en 1794, commanda l'armée des Pyrénées Orientales. *Soult* était avant la Révolution, bas-officier dans un régiment d'infanterie, et fut fait adjudant-général en 1795.—*Murat* servit originairement en qualité de simple cavalier dans la garde constitutionelle de Louis XVI, et passa de là en qualité d'officier dans le 12e régiment des chasseurs à cheval.—*Jumot* commença sa carriere en 1792 comme grenadier dans un bataillon de volontaires commandé par le Général Pille, et en 1796, il fut un des aides-de-camps de Bonaparte.

pereur; et même il est assez généralement entendu que leur élection dépend, dans le fait, de sa nomination. *Les Princes du sang* et les grands dignitaires de l'état, sont officiellement membres du sénat, et les généraux de division qui ne sont pas attachés au service étranger, y sont régulierement attachés, de maniere à leur y donner une espece de prépondérance du nombre. * Les fonctionnaires civils de toutes les classes ont non-seulement déshonoré le caractere républicain par une apostasie impudente, mais ils vont encore jusqu'à prostituer la dignité de la nature humaine elle-même, en se chargeant des infâmes fonctions d'espions et de délateurs. Dans tous leurs discours et dans tous leurs écrits, ils inculquent la doctrine de l'oppression, avec autant de zele que leurs oppresseurs la progagent en pratique par les horreurs qu'ils commettent dans les pays conquis. Les simples folies du despotisme ne pourraient jamais exiger, et la plus extravagante vanité ne pourrait goûter, un excès d'adulation qui deshonorerait les plus mauvais tems de la décadence de l'Empire Romain. Nous pouvons raisonnablement en conclure que le tyran, que l'on sait exiger ce tribut dans toutre les occasions, a pour objet non-seulement de compléter son barbare triomphe sur le patriotisme en France, mais encore de créer un mépris général pour la cause de la liberté, en faisant voir dans tout son jour la servile bassesse de ceux-là même qui nagueres s'étaient annoncés pour les vengeurs de la liberté du genre humain.† Il existe sans doute, ainsi que nous l'avons déjà affirmé ci-dessus, un grand nombre de personnes en France qui sont attachées aux institutions républicaines; plusieurs autres qui poussent officieusement aux mesures actuelles afin d'augmenter la haine qu'on porte au gouvernement, et quelques uns qui se soumettent avec répugnance à prêter leur considération personnelle à la consolidation du nouveau systême. Les premiers cependant ne sacrifieront point leurs intérêts à leurs principes, et les derniers ne peuvent pas avoir beaucoup d'influence, lorsqu'ils sont opposés à une majorité qui a fortifié ses dispositions naturelles à l'obéissance par l'habitude. Ce n'est pas la populace de Paris ni la soldatesque des frontieres qui fourniront les instrumens ni les matériaux nécessaires à l'érection de l'édifice de la liberté. Si le trône impérial venait à vaquer avant peu, les assemblées législatives pourraient à l'instar du sénat Romain lors de sa querelle avec Maximin, soutenir la lutte avec quelque fermeté et quelque vigueur, mais sans moyens permanens et même sans avoir, en réussissant, l'avantage de se choisir un nouveau maître.

Lorsque nous réfléchissons à la carriere qu'une armée de 700 mille hommes * doit parcourir selon toutes les

---

* Les assemblées du sénat sont toujours secretes. Les étrangers peuvent être admis aux séances du corps législatif. Ce dernier corps ne s'assembla pas une seule fois pendant toute la campagne du nord, les membres n'étant pas parfaitement sûrs. Par la constitution, les juges étaient nommés à vie, mais par un Sénatus-Consulte du 12 Octobre 1807, il fut décrété qu'ils commenceraient par subir une épreuve de cinq ans, et qu'ils seraient ensuite continués ou renvoyés selon le bon plaisir de l'Empereur. On créa en même tems une commission pour faire une enquête sur la conduite des juges existans, *afin que l'Empereur pût congédier ceux qui seraient déclarés n'être pas propres pour leurs places.* Dans tous les cas politiques et dans tous les cas où il y a allégation de fraude et d'évasion, la procédure par juré a été remplacée par des *tribunaux spéciaux.* Il y a maintenant un de ces tribunaux établi dans chaque département, et consistant en trois juges *nommés par l'Empereur.*

† Ce sentiment s'est développé d'une maniere frappante dans les bulletins d'Espagne, au sujet des principaux patriotes de ce royaume.

*	Infanterie de ligne	341,412
	Infanterie légere	100,133
	Cavalerie	77,448
	Artillerie	46,483
	Génie	5,445
		570,921

probabilités, armée plus considérable que celles que Rome au faite de sa grandeur ait jamais entretenues, une armée possédant une semblable énergie physique et morale, nos craintes pour la France s'évanouissent devant les tristes résultats que nous ne pouvons nous empêcher de présager pour les nations du Continent. Une nation de soldats doit être occupée. Le pillage est sa subsistance, et il faut qu'elle en cherche partout où il y en a à trouver. "Un peuple dont le principe est de faire la guerre, dit Montesquieu, doit nécessairement triompher, ou être perdu. Il faut qu'il travaille suivant sa vocation, et il ne doit jamais faire la paix que comme vainqueur." Un caractere semblable à celui que nous avons attribué aux chefs et aux instrumens de cette conspiration contre le genre humain, est essentiellement en guerre avec toutes les vertus morales et les principes généreux de notre nature, avec les bénignes dispositions et les trésors de charité que recele la paix.

Le tems approche rapidement, peut-être, où ces nouveaux pacificateurs embrasseront tout le continent dans ce qu'ils appellent leur système de *fédération et d'alliance*. Les puissances qui y sont déjà co-ordonnées, chercheront bientôt, ainsi que les alliés de Rome, dans une subordination avouée, un soulagement aux maux qu'on a eu soin d'attacher à leur indépendance nominale. Leur incorporation au grand empire aura pourtant un caractere et d'autres effets; ce ne sera pas une soumission, adoucie par l'espoir du répos et de la protection, mais un abandon véritable, une cession sans condition de tout ce qui annoblit et charme l'existence, à un pouvoir possédant toute la rapacité qui poussa Rome à ses conquêtes, sans avoir la modération avec laquelle cette célebre république tempérait le joug des vaincus, possédant à la fois l'énergie de Rome dans son enfance et les vues qui signalerent son déclin—son insolent déportement sans ses soins calmans. L'esprit de cette domination sera aussi différent de celle des Antonins que le caractere du nouvel Empereur est opposé à celui de Trajan, auquel il est maintenant de mode parmi ses sujets de le comparer.* Quoique nous puissions admirer dans cet homme les qualités d'un général consommé et d'un habile politique, nous ne pouvons apercevoir en lui la forme majestueuse d'un puissant monarque; nous n'y découvrons que l'image de Tibere et d'Attila réunis; le caractere sombre et soupçonneux, la

---

Suivant l'état officiel de 1805: depuis cette époque, il y a eu une augmentation d'aumoins 100 mille hommes, non compris les troupes étrangeres italiennes, bavaroises, etc. prises au service de la France. Gibbon remarque que, de son tems, la France se sentait encore des efforts qu'elle avait fait sous Louis quatorze! Selon l'évaluation de Necker, les dépenses du département de la guerre avant la révolution étaient de 124,650,000 francs; En 1805, elles furent estimés à 271,500,000 francs. M. des Pomelles estimait en 1789 la population de la France à 25,065,088 âmes. Peuchet la porte maintenant à 34,976,313, non compris la Toscane. Le rapport de cette population au territoire, est de 1093 individus par lieue quarrée, concentration qui ne le cede pour le nombre d'hommes qu'à la Hollande seulement. On évaluait avant la révolution les levées annuelles à un dix-septieme des *garçons* en état de porter les armes, dont M. des Pomelles évalue le nombre à 600 mille; mais aujourd'hui la proportion des levées, en calculant très-bas, est annuellement d'un soixante-dixieme de toute la population mâle de 20 à 40 ans, dont Peuchet évaluait le nombre en 1805, à 7,612,000 hommes. Il convient que l'on en a recruté 60 mille tous les ans depuis le commencement de la révolution; mais le nombre réel doit être plus du double. Le Directoire demanda 200 mille hommes d'un seul coup en 1796.

---

* Le plus brilliant spectacle du grand opéra est intitulé le *Triomphe de Trajan*, en allusion aux dernieres victoires. *Arnault*, un des membres les plus respectables de l'Institut, a fait représenter dernierement une comédie intitulée *le Retour de Trajan*, en compliment à l'Empereur.

rage impétueuse, les alarmes jalouses du tyran domestique, et l'ambition incommensurable, les mœurs sauvages, la cruauté inflexible du barbare qui se donna lui-même le titre du fléau de Dieu.† Sûr de l'impunité, et méprisant la censure, il a enfin mis de côté tous les petits moyens, tous les prétextes dont la tyrannie se sert communément; il fonde publiquement aujourd'hui ses prétentions sur son épée. Il a déjà brisé tous les liens qui ne faisaient de l'Europe qu'une seule république, et il a étouffé les derniers soupirs de la liberté partout ou son influence s'est fait sentir. Il n'y a pas aujourd'hui sur tout le continent, une seule presse qui soit exempte de la censure de sa police, ni un seul asile où un individu qui aurait encouru son déplaisir puisse se réfugier et trouver en sûreté. Lorsque Cicéron se plaint à Marcellus du pouvoir sans bornes de César, il se console en pensant qu'il y a encore quelque sûreté dans le silence, quoique le privilége de la plainte soit interdit. Ceux qui sont soumis immédiatement au pouvoir de la France, n'ont pas même cette consolation; ils sont signalés à la vengeance, s'ils ne trouvent pas matieres à éloges dans tous les actes de leurs dominateurs. Dans la capitale de France, il n'y a pas jusqu'à la critique littéraire, qui ne soit soumise à la férule politique, et qui ne soit réduite au silence ou forcée de louer, lorsqu'il est question des œuvres de quelques favoris ou de quelques agens du gouvernement. Les effets que cette espece de violence et l'ascendant de l'esprit militaire ont produis généralement sur les travaux de l'esprit, se font apercevoir d'une maniere frappante dans la décadence rapide de la littérature générale, dans les séances et dans les exhibitions de la seconde et la troisieme classe de l'institut, qui sont misérables et méprisables au dernier point: et dans la décadence du barreau et de la chaire, d'où l'éloquence et la dignité ont entierement disparu. La tendance manifeste de ces restrictions sur la presse, n'est pas seulement d'énerver la vigueur et de dégrader les facultés de l'esprit, mais même d'étouffer la censure et de pervertir le témoignage de l'histoire, qui n'est plus aujourd'hui le flambeau de la vérité et le témoin des siecles.†

Comparé à cet état des choses, l'ancien état de l'Europe, avec tout son fatras et toute sa friperie, et ses mille et un abus qui lui ont été si funestes, non-seulement paraît tolérable, mais même heureux. Nous aimerions mieux voir la balance de l'Europe, ce noyau de fraude et d'intrigues, colporté dans les mains de plénipotentiaires à la Haie ou à Ratisbonne, plutôt que de la voir dans celle du protecteur de la Confédération du Rhin. De la scene qui est maintenant sous nos yeux, nous portons avec regret nos régards sur les arrangemens progressifs, quoique imparfaits, du siecle passé, lorsque les deux extrémités de l'Europe se tenaient par des liens, non-seulement d'humanité générale, mais encore par des nœuds de famille; lorsque les lumieres, les plaisirs, les découvertes, les améliorations de tous les membres de cette grande famille se communiquaient et appartenaient en quelque sorte à tous,—lorsque les excés de la tyrannie politique étaient réprimés par la crainte des réproches, et que les états les plus faibles étaient protégés contre les forts, par une vi-

† Comparez une des dernieres proclamations publiées en Espagne par l'usurpateur avec la liste des titres que prenait Attila, et les bulletins du conquérant Goth au sénat romain ainsi que Gibbon les rapporte.

† Nous avons sous nos mains une *Histoire de la République Romaine*, écrite l'an dernier, par ordre du gouvernement français, et dont l'auteur est un Sieur *Levesque*, membre de l'Institut, et professeur d'histoire au Collége de France. Son objet est de décrier les vertus républicaines de Rome, et on l'annonce dans le titre comme un ouvrage destiné à déraciner les préjugés invétérés que le monde a conçus à cet égard. La préface finit par la phrase suivante: "Est-ce donc à des Français de flé-"chir le genou devant la grandeur romaine? "Toute grandeur s'affaisse devant celle de no-"tre nation, devant celle de notre héros!"

gilance mutuelle, quelquefois même par des cruautés imaginaires. Cependant, et il faut s'en rappeler, ce n'est point originairement à la France, que nous devons la dissolution d'un charme aussi salutaire à toutes les parties. Ce fut *le démembrement de la Pologne* qui, le premier, rompit le charme de cette confiance mutuelle et de ces craintes réciproques, et qui réveilla le génie assoupi des conquêtes, en faisant voir à tous les états ambitieux qu'il n'existait point d'obstacles insurmontables ni dans la jalousie ni dans la justice de leurs puissants rivaux. Après cela, il ne restait plus qu'un obstacle sérieux qui s'opposât à l'asservissement du Continent. Nous voulons parler de la constitution Germanique, de ce corps énorme, sans force et sans grâce, qui ne possédait ni les moyens ni l'inclination de conquérir ; et qui se tenait au centre de l'Europe, où il maintenait un équilibre difficile et fluctuant, mais s'opposant aux intrigues et réprimant l'ambition active du Midi. Aussi longtems que ce pouvoir, avec toutes ses faiblesses et tous les vices de sa construction, se tenait debout, l'équilibre ne pouvait pas se perdre entierement, et le continent a être morcelé en petites principautés. Il fut donc attaqué avec une sorte de précipitation indiscrete, qui n'indiqua que trop clairement l'objet auquel on le sacrifiait. Le système qui l'a remplacé, a porté le dernier coup aux libertés du Nord, et l'indifférence apathique avec laquelle on vit cette substitution et avec laquelle on y résista, offrit un triste présage du naufrage universel qui devait suivre.

Ce n'est point à l'ignorance de leur danger que nous attribuons l'apathie des puissances du Nord. Non-seulement elles sont égarées dans la stupeur de la terreur, mais elles sont encore abattues par le sentiment de leur faiblesse. La corruption et les abus de leur gouvernement intérieur ont ébranlé en elles tout sentiment de confiance dans la loyauté de leurs sujets, et l'expérience des trahisons réciproques a de même éteint toute confiance dans leurs relations exterieures. Elles ont lutté contre leur ennemi, et elles se sont convaincues qu'elles étaient hors d'état de soutenir une nouvelle rencontre ; ne voyant donc plus d'espoir que dans son indulgence, elles se laissent bercer et tenir dans l'inaction par des déclarations et des promesses qui ne peuvent tromper que ceux qui sont sans ressources si elles sont violées. En même tems, bien assuré de l'efficacité de ses moyens, tant de fraude que force, le tyran fait la guerre au moment et de la maniere qui sont le plus favorables au dévelopement de ces mêmes moyens. Il accorde *une treve à l'Autriche ;* et lorsque l'œuvre de la destruction sera accomplie dans un autre quartier, il reviendra pour assouvir d'un seul coup la soif de sa vengeance et les vieilles haines de la France contre sa rivale héréditaire. *La Russie*, sans ressources et sans courage pour s'opposer à ce vigoureux antagoniste, découragée et abattue par sa derniere chute, et de plus séduite et corrompue par la honteuse espérance qu'elle a conçue de partager le butin—la Russie, dis-je, se réjouira peut-être des désastres de son voisin, et si nous pouvons nous servir de cette expression, elle prêtera la main pour facilliter la naissance de tous ces petits royaumes naissans qui doivent être arrachés des flancs de la monarchie autrichienne. Mais son tour arrivera inévitablement, lorsque les puissances intermédiaires seront déchirées en pieces, ou pour parler le jargon des soldats français, lorsqu'elles seront *défilées ;* cette circonstance ouvrira le cœur de cet empire aux armées françaises, et son éloignement, cette grande colonne de sa sûreté, ne sera plus que de peu ou de point d'avantage pour elle. Le progrès des Français, pendant la derniere campagne du Nord, vers l'accomplissement de ce projet, a plus fait pour faciliter la subjugation de la Russie que n'aurait pu le faire une guerre qui lui aurait coûté dix fois autant de sang et de trésors. L'Autriche, si le vainqueur l'eût voulu, aurait pu être anéantie à Austerlitz ainsi que la Russie après la bataille de Friedland : mais la politique

la plus sûre était celle qui était la plus patiente et la plus prudente. Cependant, pour détruire et raser les ouvrages avancés de ces deux monarchies, il fallait que la Prusse fût sacrifiée sur-le-champ; la Prusse dont les troupes étaient dans le fait, les mieux constituées et les plus formidables de l'Europe, la Prusse dont le sort fait pour servir d'exemple, pouvait inspirer la terreur sans rien avoir d'odieux*. Quiconque suit dans sa pensée l'extension des armes romaines sur les états d'Italie et sur les pays étrangers qui subirent le joug de Rome, peut apercevoir de nos tems une ressemblance bien frappante de causes et d'effets; passant en revue l'histoire générale des hommes, il ne nous accusera pas de nous livrer à de sombres visions, ni à des spéculations chimériques, si nous osons présager pour François et pour Alexandre le sort d'Antiochus et de Mithridate.

* Guibert a une curieuse prédiction à ce sujet. Parlant du grand Frédéric, "Si," dit-il, "aprés la mort de ce prince, dont le génie seul soutient l'édifice imparfait de sa constitution, il survient un roi faible, on verra cette puissance éphémere rentrer dans la sphere que ses moyens réels lui assignent, et peut-être *payer cher quelques années de gloire*." Cette auteur a fait une autre prédiction qui rentre dans notre sujet et qui n'est pas moins frappante que l'autre. "Supposons qu'il sélevât en Europe un peuple vigoureux de génie, de moyens, de *gouvernement;* un peuple qui joignît à une milice nationale un plan fixe d'agrandissement; qui ne perdit pas de vue ce système; qui, sachant faire la guerre à peu de frais, et subsister par ses victoires, ne fût pas réduit à poser les armes par calculs de finance. On verrait ce peuple subjuguer ses voisins, et renverser nos faibles constitutions comme l'aquilon plie de frêles roseaux." (Essai de Tactique, Discours Préliminaire) écrit en 1767.

NECROLOGIE.

Dimanche 23 Décembre 1810 est mort dans sa maison de Piccadilly, près de Hyde Park, M. le duc de Queensberry, à l'âge de 86 ans. Le plus riche Seigneur de l'Europe.

NOTICES BIOGRAPHIQUES.

Général Masséna.

Le Général Masséna est connu sous les noms de Duc de Rivoli, de Prince *d'Essling, et d'enfant gâté de la Victoire.* Ces différens titres, ainsi que celui de maréchal de l'Empire Français, lui ont été conférés par Bonaparte.

Masséna est aujourd'hui général en chef de l'armée de Portugal. Il est âgé d'environ cinquante ans; sa taille est de cinq piés quatre pouces, sa constitution est robuste, sa figure est réguliere, sa physionomie est sévere, son regard est fier, sa tournure est commune, sa tenue est militaire; son ton est grossier, et l'on voit à ses manieres qu'il n'a point d'éducation. Quoique né sur les frontieres de l'Italie, il se targne d'une franchise qui est démentie par ses actions.

Dès que l'âge et les forces de Masséna lui permirent d'entrer au service, il s'enrôla comme soldat. Il comprit que son avancement dépendait de la régularité de sa conduite et de son application à apprendre l'exercice, il passa successivement par les grades de caporal et de sergent, et il était adjudant sous-officier à l'époque de la révolution, dans laquelle il se jetta à corps perdu pour avoir l'occasion de faire fortune.

Lorsque la guerre fut déclarée en 1792, il déploya beaucoup de bravoure et d'activité. Il obtint dans les Alpes, du côté de Nice, des succés partiels qui lui mériterent de parvenir rapidement au grade de général de division. Pendant les campagnes qui précéderent celle de 1796, Masséna fut tour à tour vainqueur et vaincu. Il commandait l'aile droite de l'armée de l'Italie. On remarqua qu'il dévait ses succés à son opiniâtreté et à son audace plutôt qu'à son habileté. Déjà on disait de lui *qu'il se battait comme un bélier à coup de tête.* On doit convenir qu'il prêche d'exemple et qu'il paye bien de sa personne. Quand il aperçoit un point de sa ligne où il y a du danger, et où sa présence peut-être nécessaire, il s'y porte sur-le-champ et il cherche à se rendre utile et comme grenadier et comme général.

En 1796, à Montenotte, à Millesimo et au pont de Lodi, il seconda Bonaparte. Il en fut complimenté par le Directoire.

Aussi intrépide qu'Augereau, mais plus rusé, Masséna fit sa cour à Bonaparte pour obtenir d'être envoyé à Milan avec sa division. *Cette faveur* lui fut accordée, et il fut en outre chargé d'ordonner les préparatifs pour *l'entrée triomphale* de son général en chef dans la capitale de la Lombardie. Satisfait d'avoir remporté sur son rival de gloire *une victoire, d'argent, il s'occupa efficacement de faire reconnaître ses loyaux procédés pour la bonne ville de Milan.* Il n'avait fait que glaner dans les Alpes, où il y a *beaucoup de chataignes et peu d'écus.*

Complettement battu à la Corona le 31 Juillet 1796, il se retira dans le plus grand désordre, et sa déroute força Bonaparte à lever le blocus de Mantoue. Les succés de Castiglione et de Lonado ayant rétabli les affaires de l'armée française, Masséna fut chargé d'empêcher Wurmser de se jetter dans Mantoue. Il se trompa de chemin, et son avant-garde souffrit beaucoup à Céréa où pas un homme n'aurait échappé, si le général autrichien avait su profiter de l'occasion. Au combat de Caldero et à la bataille d'Arcole, Messéna fut encore repoussé après avoir perdu beaucoup de monde dans chacune de ces deux sanglantes attaques.

A Rivoli où Bonaparte l'avait envoyé pour tenir tête à Davidowich qui avait culbuté l'aile gauche des Français, Masséna se battit comme un lion. Mais écrasé par le nombre, il était sur le point de mettre bas les armes, lorsque, par un bonheur inespéré, Bonaparte arriva avec des troupes fraîches assez à tems pour le dégager. Tout autre général aurait manœuvré, et aurait fait sa retraite en bon ordre pour se rapprocher de ses renforts. Il commit un grande faute de l'aveu même de Bonaparte en s'obstinant à garder une position aussi hazardée. Son entêtement qui devait le perdre, lui réussit, et c'est cette affaire qui lui a fait donner le titre *de Duc de Rivoli.*

La campagne de 1797 est la seule où Masséna n'ait pas été battu, parce que les Autrichiens ne jugerent pas à propos *de faire sérieusement volteface.* Je dois en excepter le commandant de Gradisca qui, enfermé dans cette ville qui est à l'abri d'un coup-de-main, *résista pendant six heures avec un corps de trois mille hommes d'élite.* On vanta au delà de toute expression le combat de Tarvis où Masséna renversa l'arriere-garde du Prince Charles. Un officier d'état-major Autrichien qui s'y trouva, et qui eut occasion de venir d'Udine après les préliminaires de Léoben, dit publiquement *que six mille hommes en arrêterent douze mille, et que les six mille Autrichiens étaient pour la pluspart de nouvelle levée, et si peu aguerris qu'il en vit plusieurs se baisser à l'explosion de leur propre artillerie, et détourner la tête en faisant feu avec leurs fusils.* Voilà le grand exploit de Masséna qui l'afait nommer par Bonaparté *l'Enfant gâté de la Victoire..*

Cette flagornerie de la part du général en chef, faillit occasioner une rixe sérieuse. Le Marquis de Gallo qui faisait semblant de n'être pas très-versé dans la langue française, voulut paraître faire un grand compliment à Masséna en lui distant, après que Bonaparté le lui eût présenté : *Je me félicite de faire la connaissance de l'enfant pourri de la Victoire. Pourri vous-même, Monsieur le Marquis,* répartit vivement Masséna furieux de l'impertinence du napolitain. Bonaparte le calma, et il fut convenu qu'on substituerait *à Gâté* le mot *Chéri,* pour ne plus donner lieu à semblable méprise.

Chargé de porter à Paris les préliminaires de Léoben, Masséna, fut accueilli par le directoire avec la plus grande distinction. Parmi les nombreux éloges dont le président l'accabla, on remarqua qu'il le mit bien à sa place dans cette phrase : *Le burin de l'histoire, en transmettant à la postérité les prodiges de valeur, qui ont illustré les armées francaises, n'oubliera pas sans doute ce général républicain si*

bien surnommé l'Enfant chéri de la Victoire, le brave Masséna. Il est en effet difficile à un historien d'oublier *l'audace de ce général et surtout son amour pour le pillage.*

Après son retour de Paris, il rejoignit sa division dont le quartier-général était à Padoue. Il avait un chef d'état-major tout au moins aussi habile que son général pour pressurer les habitans ; c'était l'adjudant-général Solignac, aujourd'hui général de division sous le Général Junot en Portugal. Il fallut que le désordre fût porté à l'excès, puisqu'on fut obligé de s'en plaindre à Bonaparté qui blama Masséna. Celui-ci jetta tous les torts sur son chef d'état-major qui se chargea avec plaisir du rôle de patient, *à condition de ne point restituer.* On ne parlait dans toute l'armée que des vols du Général Masséna. Les soldats en étaient honteux, et les officiers éprouvaient une bien vive mortification d'être sous ses ordres. Leur ressentiment ne tarda pas à éclater.

Nommé général en chef de l'armée de Rome, Masséna s'empressa de se rendre à une si brillante destination. Déjà il convoitait ces chefs-d'œuvre de l'antiquité, ces riches camées, et les fameux tableaux des grands maîtres de l'Italie. Quel dut être son étonnement, quand il apprit que les officiers et les soldats refusaient de le reconnaître ! Il y eut des rassemblemens devant la porte de son hôtel, et on lui cria très-distinctement : *Nous ne voulons pas être commandés par un pillard comme Masséna. Sa véritable place est à la potence, et non pas à la tête d'une armée française.* Les généraux paraissaient désolés d'une si terrible insubordination ; on a prétendu que quelques-uns en étaient bien aises, et que par dessous main ils encourageaient les mécontens.

Le général Mireur réunit les officiers au Capitole. Il leur parla en ami. Il leur représenta *combien le Directoire et la France seraient indignés en apprenant une semblable violation de la discipline militaire ; il leur promit que le Général Masséna oublierait le passé, pourvu que l'armée revînt de suite à ses devoirs, et il les assura que ce général était très disposé à faire ce qui dépendrait de lui pour pourvoir à tous leurs besoins et faire droit à leurs réclamations.* Malgré l'attachément que les officiers portaient au général Mireur, ils refuserent unanimement de suivre ses conseils, lui disant, *qu'ils savaient depuis longtems que les promesses ne coûtaient rien à Masséna, que sa conduite à Padoue garantissait celle qu'il tiendrait à Rome s'il y était reçu, et qu'ils étaient déterminés à ne pas le reconnaître pour leur général en chef.* A cette nouvelle, Masséna fut déconcerté. Le bruit courut que ses aides-de-camp l'avaient empêché de se brûler la cervelle. Calmé par quelques amis, il voulut faire un dernier effort. Il essaya de conjurer cet orage politique par de belles proclamations. Officiers et soldats, tous s'en moquerent. Leurs vociférations s'éleverent au point de faire craindre *qu'on n'en vînt à des voies de fait.* Masséna fut obligé de s'évader de Rome pendant la nuit.

Le Directoire ne jugea pas à propos de punir cette désobéissance à ses ordres, et pour dédommager Masséna de la mortification qu'il venait d'éprouver à Rome, on le nomma commandant en chef de l'armée d'Helvétie. Pour favoriser les opérations de l'armée du Danube, commandée par Jourdan qui devait agir contre la Souabe. Masséna passa le Rhin. Après avoir pris le Fort St. Lucisteig, il marcha sur Coire. Quoique attaqué par des forces triples des siennes, le général Autrichien Auffenberg défendit le terrein pied à pied. Voici dans quels termes Masséna rend compte au Directoire du combat où il fit prisonnier le général Autrichien. " Fatigué de cette longue résistance et voulant frapper le coup décisif, *je fis serrer en masse* les battaillons de la 37me et 103me, et les fis marcher *dans cet ordre redoutable au pas de charge.*"

Il paya cher ce léger avantage dans son attaque absurde des retranchemens de Feldkirk. Il fit donner six assauts consécutifs. Il fut constamment re-

En 1796, à Montenotte, à Millesimo et au pont de Lodi, il seconda Bonaparte. Il en fut complimenté par le Directoire.

Aussi intrépide qu'Augereau, mais plus rusé, Masséna fit sa cour à Bonaparte pour obtenir d'être envoyé à Milan avec sa division. *Cette faveur* lui fut accordée, et il fut en outre chargé d'ordonner les préparatifs pour *l'entrée triomphale* de son général en chef dans la capitale de la Lombardie. Satisfait d'avoir remporté sur son rival de gloire *une victoire, d'argent, il s'occupa efficacement de faire reconnaître ses loyaux procédés pour la bonne ville de Milan.* Il n'avait fait que glaner dans les Alpes, où il y a *beaucoup de chataignes et peu d'écus.*

Complettement battu à la Corona le 31 Juillet 1796, il se retira dans le plus grand désordre, et sa déroute força Bonaparte à lever le blocus de Mantoue. Les succés de Castiglione et de Lonado ayant rétabli les affaires de l'armée française, Masséna fut chargé d'empêcher Wurmser de se jetter dans Mantoue. Il se trompa de chemin, et son avant-garde souffrit beaucoup à Céréa où pas un homme n'aurait échappé, si le général autrichien avait su profiter de l'occasion. Au combat de Caldero et à la bataille d'Arcole, Messéna fut encore repoussé après avoir perdu beaucoup de monde dans chacune de ces deux sanglantes attaques.

A Rivoli où Bonaparte l'avait envoyé pour tenir tête à Davidowich qui avait culbuté l'aile gauche des Français, Masséna se battit comme un lion. Mais écrasé par le nombre, il était sur le point de mettre bas les armes, lorsque, par un bonheur inespéré, Bonaparte arriva avec des troupes fraîches assez à tems pour le dégager. Tout autre général aurait manœuvré, et aurait fait sa retraite en bon ordre pour se rapprocher de ses renforts. Il commit un grande faute de l'aveu même de Bonaparte en s'obstinant à garder une position aussi hazardée. Son entêtement qui devait le perdre, lui réussit, et c'est cette affaire qui lui a fait donner le titre *de Duc de Rivoli.*

La campagne de 1797 est la seule où Masséna n'ait pas été battu, parce que les Autrichiens ne jugerent pas à propos *de faire sérieusement volteface.* Je dois en excepter le commandant de Gradisca qui, enfermé dans cette ville qui est à l'abri d'un coup-de-main, *résista pendant six heures avec un corps de trois mille hommes d'élite.* On vanta au delà de toute expression le combat de Tarvis où Masséna renversa l'arriere-garde du Prince Charles. Un officier d'état-major Autrichien qui s'y trouva, et qui eut occasion de venir d'Udine après les préliminaires de Léoben, dit publiquement *que six mille hommes en arrêterent douze mille, et que les six mille Autrichiens étaient pour la pluspart de nouvelle levée, et si peu aguerris qu'il en vit plusieurs se baisser à l'explosion de leur propre artillerie, et détourner la tête en faisant feu avec leurs fusils.* Voilà le grand exploit de Masséna qui l'afait nommer par Bonaparté *l'Enfant gâté de la Victoire..*

Cette flagornerie de la part du général en chef, faillit occasioner une rixe sérieuse. Le Marquis de Gallo qui faisait semblant de n'être pas très-versé dans la langue française, voulut paraître faire un grand compliment à Masséna en lui distant, après que Bonaparté le lui eût présenté : *Je me félicite de faire la connaissance de l'enfant pourri de la Victoire. Pourri vous-même, Monsieur le Marquis,* répartit vivement Masséna furieux de l'impertinence du napolitain. Bonaparte le calma, et il fut convenu qu'on substituerait *à Gâté* le mot *Chéri,* pour ne plus donner lieu à semblable méprise.

Chargé de porter à Paris les préliminaires de Léoben, Masséna, fut accueilli par le directoire avec la plus grande distinction. Parmi les nombreux éloges dont le président l'accabla, on remarqua qu'il le mit bien à sa place dans cette phrase : *Le burin de l'histoire, en transmettant à la postérité les prodiges de valeur, qui ont illustré les armées francaises, n'oubliera pas sans doute ce général républicain si*

bien surnommé l'Enfant chéri de la Victoire, le brave Masséna. Il est en effet difficile à un historien d'oublier *l'audace de ce général et surtout son amour pour le pillage.*

Après son retour de Paris, il rejoignit sa division dont le quartier-général était à Padoue. Il avait un chef d'état-major tout au moins aussi habile que son général pour pressurer les habitans ; c'était l'adjudant-général Solignac, aujourd'hui général de division sous le Général Junot en Portugal. Il fallut que le désordre fût porté à l'excès, puisqu'on fut obligé de s'en plaindre à Bonaparté qui blama Masséna. Celui-ci jetta tous les torts sur son chef d'état-major qui se chargea avec plaisir du rôle de patient, *à condition de ne point restituer.* On ne parlait dans toute l'armée que des vols du Général Masséna. Les soldats en étaient honteux, et les officiers éprouvaient une bien vive mortification d'être sous ses ordres. Leur ressentiment ne tarda pas à éclater.

Nommé général en chef de l'armée de Rome, Masséna s'empressa de se rendre à une si brillante destination. Déjà il convoitait ces chefs-d'œuvre de l'antiquité, ces riches camées, et les fameux tableaux des grands maîtres de l'Italie. Quel dut être son étonnement, quand il apprit que les officiers et les soldats refusaient de le reconnaître ! Il y eut des rassemblemens devant la porte de son hôtel, et on lui cria très-distinctement : *Nous ne voulons pas être commandés par un pillard comme Masséna. Sa véritable place est à la potence, et non pas à la tête d'une armée française.* Les généraux paraissaient désolés d'une si terrible insubordination ; on a prétendu que quelques-uns en étaient bien aises, et que par dessous main ils encourageaient les mécontens.

Le général Mireur réunit les officiers au Capitole. Il leur parla en ami. Il leur représenta *combien le Directoire et la France seraient indignés en apprenant une semblable violation de la discipline militaire ; il leur promit que le Général Masséna oublierait le passé, pourvu que l'armée revînt de suite à ses devoirs, et il les assura que ce général était très disposé à faire ce qui dépendrait de lui pour pourvoir à tous leurs besoins et faire droit à leurs réclamations.* Malgré l'attachément que les officiers portaient au général Mireur, ils refuserent unanimement de suivre ses conseils, lui disant, *qu'ils savaient depuis longtems que les promesses ne coûtaient rien à Masséna, que sa conduite à Padoue garantissait celle qu'il tiendrait à Rome s'il y était reçu, et qu'ils étaient déterminés à ne pas le reconnaître pour leur général en chef.* A cette nouvelle, Masséna fut déconcerté. Le bruit courut que ses aides-de-camp l'avaient empêché de se brûler la cervelle. Calmé par quelques amis, il voulut faire un dernier effort. Il essaya de conjurer cet orage politique par de belles proclamations. Officiers et soldats, tous s'en moquerent. Leurs vociférations s'éleverent au point de faire craindre *qu'on n'en vînt à des voies de fait.* Masséna fut obligé de s'évader de Rome pendant la nuit.

Le Directoire ne jugea pas à propos de punir cette désobéissance à ses ordres, et pour dédommager Masséna de la mortification qu'il venait d'éprouver à Rome, on le nomma commandant en chef de l'armée d'Helvétie. Pour favoriser les opérations de l'armée du Danube, commandée par Jourdan qui devait agir contre la Souabe. Masséna passa le Rhin. Après avoir pris le Fort St. Lucisteig, il marcha sur Coire. Quoique attaqué par des forces triples des siennes, le général Autrichien Auffenberg défendit le terrein pied à pied. Voici dans quels termes Masséna rend compte au Directoire du combat où il fit prisonnier le général Autrichien. " Fatigué de cette longue résistance et voulant frapper le coup décisif, *je fis serrer en masse* les battaillons de la 37me et 103me, et les fis marcher *dans cet ordre redoutable au pas de charge.*"

Il paya cher ce léger avantage dans son attaque absurde des retranchemens de Feldkirk. Il fit donner six assauts consécutifs. Il fut constamment re-

poussé. Le général Oudinot avait réussi à s'emparer d'une hauteur d'où une batterie aurait fortement inquiété les Autrichiens. Le général Jellachich s'y porta avec les grenadiers hongrois. Tout ce qui ne prit pas la fuite fut passé au fil de l'épée. Après avoir perdu six mille hommes tués ou blessés, Masséna suivit le mouvement de l'armée du Danube qui avait été battue à Libtingen par le Prince Charles. Attaqué sur la rive gauche du Rhin, il fit bonne contenance, son opiniâtreté lui fit soutenir plusieurs combats aussi inutiles que meurtriers. Il prit poste sur la gauche de la Limath. A Zurich il sacrifia sans but une foule de braves gens. Il fut obligé de se replier jusques sur le Montalbis où il prit position, sa droite au lac de Zug et sa gauche au Rhin.

L'Archiduc Charles ayant quitté la Suisse avec un corps d'élite pour se porter vers Manheim, Masséna qui avait reçu des renforts considérables et qui était par conséquent bien supérieur à l'armée Austro-Russe, alléguait de vains prétextes pour différer l'attaque qu'on lui avait ordonnée. Bernadotte était alors ministre de la guerre. On découvrit enfin la véritable cause de l'inaction de Masséna. Le ministre lui écrivit *que le général en chef était décidé de rester sur la defensive, tant qu'il serait à la tête du département de la guerre, qu'il était plus fortement que jamais influencé contre lui par cette inimitié qui avait pris naissance à l'armée d'Italie, et qu'il ne voulait pas par un succès confirmer Bernadotte dans le poste éminent où il le voyait avec chagrin.* Ce même officier mandait que le général Soult avait, depuis plusieurs jours, présenté à Massena un plan d'attaque qui avait été adopté avec cette observation de la part du général en chef. *Nous attaquerons, mon cher Soult, aussitôt que nous pourrons espérer qu'on nous regardera comme les auteurs de la victoire. Aujourd'hui l'intrigant Bernadotte ne manquerait pas de s'en donner les gants.*

Il tint parole, il attaqua, dès qu'il eût appris la destitution du ministre. Il battit Korsakow et Hotze, et il força Suvarow à rétrograder jusques dans le canton desGrisons. On sedemandequels étaient les griefs de Masséna contre Bernadotte? Les voici. Le général de l'armée de Sambre Meuse conduisit à Bonaparte une division de 15,000 hommes bien exercés et très-braves. Leur tenue égalait celles des troupes de l'ancien régime ; elles se battirent avec *plus d'ordre et autant d'intrépidité* que la division de Masséna ; il fallut leur trouver des torts. On les traita d'aristocrates et de royalistes. Les soldats de la division de Bonaparte prouverent à ceux de la division de Masséna qu'ils n'étaient pas venus à l'armée d'Italie pour y recevoir des leçons de bravoure ni de patriotisme. Masséna fut humilié de la supériorité que les soldats du Rhin avaient obtenue sur les siens dans des combats singuliers. Il n'eut pas la franchise de s'en plaindre à Bernadotte qui se serait empressé de lui en donner *ample satifaction.* Et ce Masséna a la petitesse de différer d'attaquer l'ennemi jusqu'à la disgrace du ministre ! S'il a été injuste ou inconséquent envers Bernadotte, on doit le louer d'avoir rendu justice à l'auteur de ses succès en Suisse. Masséna a avoué que toute cette campagne était le résultat des profondes méditations et des savantes combinaisons du général Soult.

Championnet venait de mourir à l'armée d'Italie. Masséna fut désigné pour le remplacer. Il n'accepta qu'à condition qu'on lui adjoindrait le général Soult qu'il regardait comme son bras droit. Dans toutes ses dépêches au Directoire et au ministre de la guerre, il fait le plus grand éloge des rares talents de son collaborateur et dans le cabinet et sur le champ de battaille.

Après avoir défendu les positions qui avoisinent Génes, Masséna fut obligé de s'enfermer dans cette place. Il y soutint un siége, ou plutôt un blocus dont la célébrité doit être attribuée aux égards extraordinaires *que l'arrivée de Bonaparte dans le Milanais arracha à Lord Keith et aux généraux autrichiens pour déterminer Massena à capituler.* On obtint par la flatterie un

avantage que Masséna pouvait encore disputer à la force. Ces Notes Historiques mettront le lecteur à même d'apprécier cette époque de la carriere militaire de Masséna. Il rendit Génes, dix jours avant la bataille de Marengo qui eut lieu le 14 Juin 1800. On assure qu'il pouvait résister au delà de ce terme, quoiqu'en dise son historien le général Thiébault, son ancien aide-de-camp. Quand Bonaparté apprit la véritable situation de Gênes à l'époque de la capitulation, il en témoigna son mécontentement à Masséna, et il lui retira le commandement de l'armée d'Italie qu'il lui avait donné après la bataille de Marengo.

Peu affecté de sa disgrâce dont il était dédommagé par de grandes richesses, fruit de ses rapines, Masséna vécut très-retiré, tantôt à Paris, et le plus souvent près de la Malmaison, dans une fort belle campagne qu'il avait achetée à Ruelle, gros village situé près de la route qui conduit à la machine de Marly. Il fut nommé membre du corps législatif, à l'époque où Bonaparte fut nommé consul à vie. Masséna prouva qu'il n'était pas rancuneux. Il s'empressa d'adopter publiquement tout ce qui pouvait être agréable à son ancien général en chef; il suivit la même marche quand on fit la nomination d'Empereur. Bonaparte fut forcé d'oublier l'odieux de sa conduite à Gênes, et il récompensa la soumission de Masséna en le portant sur le tableau des maréchaux d'empire. On fut très-peu surpris de le voir rentrer en faveur; on savait *qu'il n'aimait que l'argent*, et on était persuadé qu'il s'humilierait jusqu'à *ce qu'il eût fléchi le courroux du sultan.* Mais tous les militaires furent stupéfaits quand on apprit qu'il était nommé général en chef de l'armée d'Italie en 1803.

Pendant que Bonaparte manœuvrait en Souabe avec les troupes du camp de Boulogne, et détruisit une armée de 80 mille Autrichiens aux ordres de Mack, Masséna se faisait battre par le Prince Charles à Caldero en avant de Vérone, sur le même terrein ou Alvinzy l'avait culbuté en 1796. L'armée de l'Archiduc était composée de troupes d'élite. Il avait soixante bataillons d'infanterie hongroise. Lorsque les revers éprouvés sur le haut Danube, forcerent ce Prince à battre en retraite pour secourir les provinces héréditaires, Masséna le poursuivit *avec beaucoup moins d'impétuosité qu'en* 1797. Il poussa la circonspection jusqu'à le laisser dérober deux marches. Il avait ses raisons pour ne pas *serrer de trop près* l'armée autrichienne. La journée de Caldéro lui avait appris à la respecter.

Quand la paix de Presbourg eut *autorisé la conquête de Naples*, Masséna eut le commandement du centre de l'armée de Joseph Bonaparte. Dans l'organisation que ce *nouveau Général en chef* donna à son armée, après son entrée à Naples, le 15 Février 1806, il nomma Masséna commandant de son aile droite. Il lui fit occuper Naples et les provinces adjacentes. En 1807, Masséna fut appelé à la grande armée en Pologne; il eut le commandement du corps détaché sur la Narew vers Druczewo. Il n'eut à soutenir qu'une affaire d'avant-garde qui, d'abord, avait été à son désavantage, mais qu'il rétablit par l'arrivée de toutes ses troupes.

En 1809, Masséna fut employé à la grande armée. Son corps n'ayant pas pu prendre part à la bataille d'Ekmuhl, il y servit en qualité d'aide-de-camp. Bonaparte dit dans son bulletin, que le Duc de Rivoli a servi *à porter* des ordres aux différens corps d'armée.

A la bataille d'Essling, il eut à remplir des fonctions *plus graves:* il eut besoin de toute sa fermeté pour contenir ses troupes sous un feu terrible d'artillerie et de mousqueterie auquel on ne pouvait riposter que faiblement *à cause du manque de munitions.* Sa conduite, dans cette bataille, lui a *mérité le titre de Prince d'Essling.*

A la bataille de Wagram, Masséna fut complettement battu. L'aile gauche dont il avait le commandement, fut mené battant par le général Klénau jusqu'au delà d'Enzendorf. L'attaque de Macdonald sur le centre ayant ré-

ussi, força Klénau *à lâcher prise, et à battre en retraite.*

Les siéges de Ciudad Rodrigo et d'Almeida lui font peu d'honneur. Tranquille dans son quartier-général, il s'en est rapporté à ses ingénieurs et à ses généraux. Son attaque de Busaco le couvre de honte : on y reconnaît le *héros* de Feldkirk et de Caldero. On trouve même qu'il a dégénéré. Quand on est battu, on doit avoir la générosité d'en convenir, en espérant un meilleur sort. Pourquoi dire qu'on n'a voulu faire qu'une fausse attaque, lorsque toute l'armée a été en ligne, qu'on s'est battu les 26 et 27 Septembre, et qu'on avoue quinze cents blessés, nombre presque égal à celui avoué par le bulletin de la bataille d'Austerlitz, qui n'est porté qu'à 1600 ? On ne peut que mépriser l'officier qui par amour-propre ou par jalousie de la gloire de son rival, *trahit la vérité essentielle dans des rapports qui appartiennent aux siecles futurs.* La retraite sur Santarem est pour Lord Wellington une victoire sans example depuis 1792. Masséna reste pendant un mois en présence de l'armée Anglaise qui occupe une position de dix lieues d'etendue, *et il se retire sans brûler une amorce!* La leçon de Busaco a produit un effet majeur ! quelle métamorphose ! J'examine avec la plus grande impartialité les faits d'armes de Masséna. Je le trouve toujours malheureux comme géneral en chef, à moins qu'on ne veuille lui attribuer le gain de la bataille de Zurich du 26 Septembre 1799, que j'ai prouvé être due aux talents du général Soult. Son affaire de Coire contre le général Auffenberg où, avec dix mille hommes, il en prit trois mille, ne peut être assimilée qu'au combat de Tarvis, en 1797. Il est possible qu'avec le tems, l'armée française par sa grande supériorité numérique, oblige le général Anglais à manœuvrer sur d'autres points de la péninsule : le général Français n'aura point influencé cette détermination. Son infériorité est incontestablement prouvée et par cette campagne et par les précédentes. En rendant justice à la bravoure du général Masséna, nous ne pouvons le regarder que comme général de division, et nous lui disons franchement :

Tel brille au second rang qui s'éclipse au premier !

Général Ney,

Nommé par Bonaparte Maréchal de l'Empire et Duc d'Elchingen, fut employé en Portugal commandant le 6e corps d'armée sous les ordres de Massena.

Ney est âgé de 42 ans—Sa taille est de 5 pieds 5 pouces; il est bien fait; il est très bon cavalier. Sa tournure est militaire. Sa tenue est élegante, son abord froid. On lit dans sa physionomie, sa vivacité et son audace. On cite sa force et son adresse pour tous les exercices du corps. Sa figure, quoique réguliere, est enlaidie par des sourcils et des cheveux très rouges

Ney originaire de Saarlouis, Lorraine Allemande, s'enrôla comme soldat dans le 4e reg. de hussards. Il donna la préférence à la cavalerie legere, où la langue allemande était seule employée pour les commandemens. La pauvreté de ses parens les avait empêchés de lui faire donner de l'éducation, il s'est formé dans son régiment; il fut successivement brigadier et maréchal de Logis; il était adjudant sous officier en 1792, lieutenant en 1793, et capitaine en 1794.

Le général Kléber le fit nommer adjutant général chef d'escadron, l'employant auprès de lui en Avril, 1794. Ney fut employé dans la division du général Calaud à l'armée de Sambre et Meuse en 1796, lorsque le général Merfeld à la tête de 2000 hommes de cavalerie, culbuta son arriere garde, et fit mine de vouloir charger l'infanterie de Ney; lorsque le colonel Deshayes officier du plus grand mérite reçut 23 blessures dont il mourut quelques jours après. En 1797 entrainé dans une ambuscade, il fut repoussé, obligé de fuir au grand galop. Dans sa fuite il fut fait prisonnier son cheval s'étant abattu dans un fossé. Le général Hoche qui aimait beaucoup l'impétuosité de Ney obtint promptement son échange et fut nommé général de divisoin.

En 1800 il commandait la 4e division qui occupait Worms et Frankenthal à la gauche de l'armée du Rhin. Il abandonna à cette epoque une jeune epouse qui jouit de ce titre pendant trois ans. Sa fortune, sa naissance, et sa bonne education étaient bien au delà des espérances de Ney. B.... Le Sultan lui proposa une favorite de son serrail. L'ambition lui fit oublier les lois de l'honneur.

A Moeskirk et à Hohenlinden, Ney exécuta bravement les ordres du général Moreau. Après la paix de Lunéville, il fut nommé inspecteur général de la cavalerie; mais cette place n'étant pas conforme à ses goûts, il obtint d'être nommé ministre plénipotentiaire en Suisse, et on eut soin de lui donner un secrétaire versé dans la diplomatie. Ney n'avait sollicité cet emploi qu'à cause des appointemens qui y sont attachés, et des présens autorisés par l'usage.

On reproche à Ney d'être grossier envers ses subordonnés—Un jour d'exercice, il prodigua des epithetes fort désagréables de *mâchoire*, *ganache*, *cochon*, &c. envers le colonel Laplane, et ensuite l'invita à diner avec tous les autres colonels, tous regarderent cette invitation comme un ordre, mais le colonel Laplane prit congé pour aller diner chez lui. Ney lui demanda le motif de son refus, cet officier lui dit: *Je pense qu'un Maréchal de l'Empire Français ne veut pas avoir des ganaches et des cochons à sa table.*

En 1805 il livra le combat de Guntzbourg—Il finit par s'emparer de cette position après avoir perdu l'élite de la division Malher. Parmi les morts se trouva le colonel Gerard Lacuée, ancier aide de camp de Bonaparte, qui l'avait renvoyé à cause des marques d'attachement qu'il avait données au général Moreau pendant son jugement. A ce combat d'Elchingen dont Ney est *duc in partibus*, les français furent battus toute la journée vers le soir du 14 Octobre, les masses obligérent les Autrichiens de quitter le champ de battaille.

Le 7 Novembre, 1805, il fit son entrée à Inspruck. Il ne se contenta pas de la *bagatelle* que lui offrirent les états de cette province, il exigea une somme de cinq cent mille francs pour son propre compte, *sous peine* d'éxecution militaire. L'argent demandé fut fourni dans le délai prescrit. Bonaparte qui en fut instruit, fit tirer parle payeur de l'armée une lettre de change sur Ney pour la totalitê de la somme qu'il avait exigée, et il fut prévenu *de l'acquitter à vue ou de quitter son corps d'armée pour rentrer en France.* Son parti fut bientôt pris. Il paya la traite, et il ne fit plus la sotise de frapper de si grands coups. Après avoir soumis le Tyrol, il se porta en Carinthie. La paix de Presbourg étant conclue, Ney vint en Suabe. A la battaille d'Iéna, Ney combattit à l'aile droite sous les ordres du général Soult.

Le 9 Novembre, 1806, il fit 16,000 hommes prisonniers de guerre à Magdebourg. Il trouva dans cette place 800 pieces de canon et des magasins immenses. Quelle honte pour la Prusse et pour M. le gouverneur Kleist!

Le 5 Fevrier, 1807, Ney se battit à Deppen; il poursuivit le général Lestoq qui ne se laissa pas entamer. Le combat de Deppen du 6 Juin fut très s'anglant. Ney montra beaucoup d'opiniâtreté. Il ne dut son salut qu'à la lenteur methodique des Russes. A la bataille de Friedland, ce général s'empara de cette ville après avoir eprouvé une perte considérable. Il est, comme Bonaparté, pourvu qu'il réussisse, peu lui importe de perdre la moitié de ses troupes. Il marche toujours en Avant.

La paix de Tilsit dona à Bonaparte la facilité d'envoyer des troupes en Espagne, le corps d'armée du général Ney reçut cette destination. Son début ne fut pas brillant, on n'a qu'à lire le 11e. bulletin du 27 Nov. 1808, qui contient une censure bien amere de ses dispositions; où il est dit: *que sans son retard du 22 au 25 à Soria devant se trouver le 23 à Agreda*, pas un homme n'aurait échappé après la bataille de Tudela, ce qui facilita la retraite du général Castanos.

Ney est en Espagne ce qu'il était en

ussi, força Klénau *à lâcher prise, et à battre en retraite.*

Les siéges de Ciudad Rodrigo et d'Almeida lui font peu d'honneur. Tranquille dans son quartier-général, il s'en est rapporté à ses ingénieurs et à ses généraux. Son attaque de Busaco le couvre de honte : on y reconnaît le *héros* de Feldkirk et de Caldero. On trouve même qu'il a dégénéré. Quand on est battu, on doit avoir la générosité d'en convenir, en espérant un meilleur sort. Pourquoi dire qu'on n'a voulu faire qu'une fausse attaque, lorsque toute l'armée a été en ligne, qu'on s'est battu les 26 et 27 Septembre, et qu'on avoue quinze cents blessés, nombre presque égal à celui avoué par le bulletin de la bataille d'Austerlitz, qui n'est porté qu'à 1600 ? On ne peut que mépriser l'officier qui par amour-propre ou par jalousie de la gloire de son rival, *trahit la vérité essentielle dans des rapports qui appartiennent aux siecles futurs.* La retraite sur Santarem est pour Lord Wellington une victoire sans example depuis 1792. Masséna reste pendant un mois en présence de l'armée Anglaise qui occupe une position de dix lieues d'etendue, *et il se retire sans brûler une amorce!* La leçon de Busaco a produit un effet majeur ! quelle métamorphose ! J'examine avec la plus grande impartialité les faits d'armes de Masséna. Je le trouve toujours malheureux comme géneral en chef, à moins qu'on ne veuille lui attribuer le gain de la bataille de Zurich du 26 Septembre 1799, que j'ai prouvé être due aux talents du général Soult. Son affaire de Coire contre le général Auffenberg où, avec dix mille hommes, il en prit trois mille, ne peut être assimilée qu'au combat de Tarvis, en 1797. Il est possible qu'avec le tems, l'armée française par sa grande supériorité numérique, oblige le général Anglais à manœuvrer sur d'autres points de la péninsule : le général Français n'aura point influencé cette détermination. Son infériorité est incontestablement prouvée et par cette campagne et par les précédentes. En rendant justice à la bravoure du général Masséna, nous ne pouvons le regarder que comme général de division, et nous lui disons franchement :

Tel brille au second rang qui s'éclipse au premier !

Général Ney,

Nommé par Bonaparte Maréchal de l'Empire et Duc d'Elchingen, fut employé en Portugal commandant le 6e corps d'armée sous les ordres de Massena.

Ney est âgé de 42 ans—Sa taille est de 5 pieds 5 pouces; il est bien fait; il est très bon cavalier. Sa tournure est militaire. Sa tenue est élegante, son abord froid. On lit dans sa physionomie, sa vivacité et son audace. On cite sa force et son adresse pour tous les exercices du corps. Sa figure, quoique réguliere, est enlaidie par des sourcils et des cheveux très rouges

Ney originaire de Saarlouis, Lorraine Allemande, s'enrôla comme soldat dans le 4e reg. de hussards. Il donna la préférence à la cavalerie legere, où la langue allemande était seule employée pour les commandemens. La pauvreté de ses parens les avait empêchés de lui faire donner de l'éducation, il s'est formé dans son régiment; il fut successivement brigadier et maréchal de Logis; il était adjudant sous officier en 1792, lieutenant en 1793, et capitaine en 1794.

Le général Kléber le fit nommer adjutant général chef d'escadron, l'employant auprès de lui en Avril, 1794. Ney fut employé dans la division du général Calaud à l'armée de Sambre et Meuse en 1796, lorsque le général Merfeld à la tête de 2000 hommes de cavalerie, culbuta son arriere garde, et fit mine de vouloir charger l'infanterie de Ney; lorsque le colonel Deshayes officier du plus grand mérite reçut 23 blessures dont il mourut quelques jours après. En 1797 entrainé dans une ambuscade, il fut repoussé, obligé de fuir au grand galop. Dans sa fuite il fut fait prisonnier son cheval s'étant abattu dans un fossé. Le général Hoche qui aimait beaucoup l'impétuosité de Ney obtint promptement son échange et fut nommé général de divisoin.

En 1800 il commandait la 4e division qui occupait Worms et Frankenthal à la gauche de l'armée du Rhin. Il abandonna à cette epoque une jeune epouse qui jouit de ce titre pendant trois ans. Sa fortune, sa naissance, et sa bonne education étaient bien au delà des espérances de Ney. B.... Le Sultan lui proposa une favorite de son serrail. L'ambition lui fit oublier les lois de l'honneur.

A Moeskirk et à Hohenlinden, Ney exécuta bravement les ordres du général Moreau. Après la paix de Lunéville, il fut nommé inspecteur général de la cavalerie; mais cette place n'étant pas conforme à ses goûts, il obtint d'être nommé ministre plénipotentiaire en Suisse, et on eut soin de lui donner un secrétaire versé dans la diplomatie. Ney n'avait sollicité cet emploi qu'à cause des appointemens qui y sont attachés, et des présens autorisés par l'usage.

On reproche à Ney d'être grossier envers ses subordonnés—Un jour d'exercice, il prodigua des epithetes fort désagréables de *mâchoire*, *ganache*, *cochon*, &c. envers le colonel Laplane, et ensuite l'invita à diner avec tous les autres colonels, tous regarderent cette invitation comme un ordre, mais le colonel Laplane prit congé pour aller diner chez lui. Ney lui demanda le motif de son refus, cet officier lui dit: *Je pense qu'un Maréchal de l'Empire Français ne veut pas avoir des ganaches et des cochons à sa table.*

En 1805 il livra le combat de Guntzbourg—Il finit par s'emparer de cette position après avoir perdu l'élite de la division Malher. Parmi les morts se trouva le colonel Gerard Lacuée, ancier aide de camp de Bonaparte, qui l'avait renvoyé à cause des marques d'attachement qu'il avait données au général Moreau pendant son jugement. A ce combat d'Elchingen dont Ney est *duc in partibus*, les français furent battus toute la journée vers le soir du 14 Octobre, les masses obligérent les Autrichiens de quitter le champ de battaille.

Le 7 Novembre, 1805, il fit son entrée à Inspruck. Il ne se contenta pas de la *bagatelle* que lui offrirent les états de cette province, il exigea une somme de cinq cent mille francs pour son propre compte, *sous peine* d'éxecution militaire. L'argent demandé fut fourni dans le délai prescrit. Bonaparte qui en fut instruit, fit tirer parle payeur de l'armée une lettre de change sur Ney pour la totalitê de la somme qu'il avait exigée, et il fut prévenu *de l'acquitter à vue ou de quitter son corps d'armée pour rentrer en France.* Son parti fut bientôt pris. Il paya la traite, et il ne fit plus la sotise de frapper de si grands coups. Après avoir soumis le Tyrol, il se porta en Carinthie. La paix de Presbourg étant conclue, Ney vint en Suabe. A la battaille d'Iéna, Ney combattit à l'aile droite sous les ordres du général Soult.

Le 9 Novembre, 1806, il fit 16,000 hommes prisonniers de guerre à Magdebourg. Il trouva dans cette place 800 pieces de canon et des magasins immenses. Quelle honte pour la Prusse et pour M. le gouverneur Kleist!

Le 5 Fevrier, 1807, Ney se battit à Deppen; il poursuivit le général Lestoq qui ne se laissa pas entamer. Le combat de Deppen du 6 Juin fut très s'anglant. Ney montra beaucoup d'opiniâtreté. Il ne dut son salut qu'à la lenteur methodique des Russes. A la bataille de Friedland, ce général s'empara de cette ville après avoir eprouvé une perte considérable. Il est, comme Bonaparté, pourvu qu'il réussisse, peu lui importe de perdre la moitié de ses troupes. Il marche toujours en Avant.

La paix de Tilsit dona à Bonaparte la facilité d'envoyer des troupes en Espagne, le corps d'armée du général Ney reçut cette destination. Son début ne fut pas brillant, on n'a qu'à lire le 11e. bulletin du 27 Nov. 1808, qui contient une censure bien amere de ses dispositions; où il est dit: *que sans son retard du 22 au 25 à Soria devant se trouver le 23 à Agreda*, pas un homme n'aurait échappé après la bataille de Tudela, ce qui facilita la retraite du général Castanos.

Ney est en Espagne ce qu'il était en

Allemagne pour le pillage, et pour ses étourderies. Les habitans qu'il a vexé de toutes les manieres le considerent partout le dévastateur et l'incendiaire de la Galicie et des Asturies, d'où il en fut chassé en 1809 par le marquis de la Romana.

On doit se rappeller le pillage des richesses de l'*Eglise de St. Jacques de Compostelle* qu'il garde encore pour son compte, quoi qu'il fit courir le bruit que ce fut pour la caisse de l'armée où le soldat murmura et on lui fit entendre qu'il avait carte blanche dans les villages, que le général pouvait bien prendre une Eglise pour sa part. Ce raisonnement imposa silence.

Ainsi finit la note Biographique du maréchal Ney duc d'Elchingen qui, depuis qu'il a été brigadier dans son régiment en 1788, jusqu'à ce jour, n'a connu d'autre *bienfaisance* que de donner des *coups de bâton* aux hussards de son escouade de sa compagnie, ou de son régiment, lui qui pendant la guerre d'Allemagne et d'Espagne ne s'est occupé que de pillage, d'assassinat, et d'incendie, et c'est cet homme dont l'éloge ridicule de Jomini*, souille la plume d'un écrivain qui d'ailleurs n'est pas sans mérite!

* Le colonel Jomini d'abord employé dans son état major, et à présent avec l'*empereur* Bonaparte a publié cinq volumes du *Traité des grandes Opérations Militaires* dont la dédicace lui en a été faite et qu'il *n'a jamais lu*, Jomini à la sage précaution de ne parler des talens de Ney. Il est obligé de se raccrocher à des vertus qui n'ont jamais existé.

Variétés.

Rome.—Les travaux publics relatifs à la fouille des terres pour découvrir les monumens antiques, se poursuivent avec la plus grande activité: on emploie à ces travaux les hommes, les femmes et les enfans jadis abandonnés à la misere et au vagabondage, et qui retirent ainsi de leurs peines un juste salaire qui les fait vivre. On est déjà parvenu aux bases des colonnes du temple de *Jupiter Stator*, et on nivelle et aplanit le terrein. Les excavations du colisée avancent; les bases des deux pilastres sont déjà à découvert. Le Tabularium, miné depuis long-tems par les eaux des ravins qui l'entouraient, montre à présent les belles proportion de l'ordre dorique: dans peu de jours toute cette partie de l'antique Capitole sera rendue à sa forme premiere. On commence à déblayer les temples de *Vesta* et de la *Fortune virile*; il en est de même du temple *d'Antonin et Faustine:* ainsi, en peu de mois, notre gouvernement aura plus fait pour la beauté de notre ville, que nos anciens souverains n'en faisaient dans le cours d'un long regne.

Bonaparte a signé le contrat de mariage du baron d'empire Strassart, auditeur du conseil d'état, préfet de Vaucluse, avec Mademoiselle de Peysac, arriere-petite-niece du dernier maréchal de Biron.

Bonaparté et sa femme allaient constamment à l'opéra tous les Vendredi; ils ont annoncé qu'ils se proposaient de favoriser le Théâtre Français de leur présence le Lundi de chaque semaine. En même tems l'Opéra Comique a reçu l'ordre de soigner les représentations du Mercredi, qui va devenir le beau jour de ce théâtre.

M. Mignotte, sous-caissier de la caisse d'amortissement est nommé aux fonctions de caissier-général de la dite caisse, en remplacement de M. Dubois, admis à la retraite.

Il se prépare, chez Gabriel Warrée, libraire, quai Voltaire, une édition complette des *Oeuvres du poëte Lebrun*, dont M. Ginguené est l'éditeur.

Les principaux négocians de Dantzic ont, d'un accord unanime, suspendu leurs payemens pour six mois, espérant pouvoir les reprendre à cette époque.

Le prix de *L'Hémisphère*, est *dix gourdes* par an, payable d'avance.